



BERNARD VIGOD

# TASCHEREAU



SEPTENTRION

Extrait de la publication



Tschereau



Bernard L. Vigod

# Taschereau

*Traduit de l'anglais par Jude Des Chênes*



Les éditions du Septentrion sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoivent l'appui de la SODEC.

Révision linguistique : Solange Deschênes

Mise en pages : Zéro Faute, Outremont

La première édition de cet ouvrage a été publiée en 1986 par McGill-Queen's University Press sous le titre *Québec before Duplessis*. L'auteur est décédé en 1988.

Si vous désirez être tenu au courant des publications  
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION,  
vous pouvez nous écrire au  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3  
ou par télécopieur (418) 527-4978  
ou consultez notre catalogue sur Internet :  
<http://www.ixmedia.com/septentrion>

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 1996  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISBN 2-89448-069-5  
Imprimé au Canada

© Les éditions du Septentrion  
1300, av. Maguire  
Sillery (Québec)  
G1T 1Z3

Diffusion Dimedia  
549, boul. Lebeau  
Saint-Laurent (Québec)  
H4N 1S2

## *Avant-propos*

LA BRISE LÉGÈRE QUI MONTAIT des bords du Saint-Laurent apportait un répit bienvenu à la chaleur étouffante de l'été québécois de 1936. Mais elle consolait bien pauvrement le personnage solitaire qui arpentait les sentiers à pic reliant sa maison d'été de la Pointe-de-Rivière-du-Loup aux berges du fleuve. Peu familier depuis toujours avec l'inactivité, Louis-Alexandre Taschereau se sentait particulièrement fébrile dès qu'une campagne électorale provinciale battait son plein. Depuis un demi-siècle, il n'avait pas manqué une seule bataille électorale, provinciale ou fédérale, que le Parti libéral du Québec avait décidé de mener. Aujourd'hui que les vieux opposants conservateurs et nationalistes vengeaient des années de défaites en calomniant le nom de famille qu'il portait si fièrement, il était réduit au silence. Pis encore, ils le faisaient quasiment sans recevoir d'opposition de la part des libéraux pour lesquels il avait travaillé à l'Assemblée depuis 1900, au cabinet à partir de 1907, puis comme premier ministre à compter de 1920. Même de la part de supposés amis, il ne devait y avoir aucune reconnaissance publique de cette longue, fructueuse et distinguée carrière politique. Soudainement inscrit au passif du parti, Taschereau était devenu un homme à oublier. La plupart lui ont par après montré une plus grande considération, appréciant son besoin d'obtenir une sorte de justification publique. En 1936 pourtant, les hommes politiques actifs semblaient d'abord et avant tout pressés de laisser le régime Taschereau disparaître de la mémoire des gens.

Depuis lors, les historiens eux-mêmes ont accordé peu d'attention à la carrière politique de Louis-Alexandre Taschereau. Cela surprend beaucoup plus que l'« ingratitude de la vie politique » — selon les mots mêmes de Taschereau —, cet empressement indécent des alliés et des clients à se dissocier de son régime déchu<sup>1</sup>. Pourtant, quel que fût leur jugement sur le personnage, les historiens peuvent difficilement éviter le fait qu'il a occupé une place centrale durant des phases

cruciales du développement économique et social du Québec, sans rien dire de son évolution politique. C'est en outre impossible d'écartier Taschereau comme un simple spectateur, un survivant politique accidentel au cœur de changements induits par des forces externes. Parce que, si cette image peut convenir à certaines préférences idéologiques, le plus superficiel des examens suffit pour établir que Taschereau a, tout au long de sa vie d'adulte, maintenu une vision constante et globale des besoins et des priorités du Québec, ainsi que du rôle du gouvernement<sup>2</sup>. De plus, quelles que fussent ses faiblesses et en dépit de son penchant vers les conservateurs et les nationalistes, la chronique de la vie politique rédigée par Robert Rumilly au cours de l'époque Taschereau a fourni d'abondantes informations fondamentales sur ce sujet à partir des années 1950<sup>3</sup>.

Jusqu'ici, les travaux savants portant sur l'urbanisation et l'industrialisation, même ceux traitant d'affaires dans lesquelles l'attitude gouvernementale a été un facteur crucial, ont largement négligé Taschereau<sup>4</sup>. Il a d'habitude été une caricature de nationaliste, le faire-valoir des opposants idéologiques et politiques qui faisaient l'objet d'enquêtes<sup>5</sup>. Récemment, deux études ont tenté de briser cette tradition en reconnaissant Taschereau comme le protagoniste de profonds débats sur la nature et l'avenir de la société québécoise<sup>6</sup>. Pourtant, elles souffrent malencontreusement d'une incapacité à « humaniser » Taschereau, à admettre le fait que sa situation est le produit de ses antécédents personnels et historiques. Une conséquence de cet échec des historiens à considérer sérieusement Taschereau est que, malgré une prolifération d'excellentes monographies, il manque toujours à l'historiographie québécoise une bonne synthèse narrative de son époque. Il n'est pas surprenant que le manuel le plus louable soit en train d'être écrit par des universitaires engagés dans une approche structuraliste qui évite la narration et minimise l'importance du leadership politique<sup>7</sup>.

Il y a un certain nombre de raisons à cette étrange lacune. Les historiens universitaires du Canada français n'ont jamais démontré beaucoup d'intérêt pour la biographie politique. C'est une tradition qui remonte bien avant le déterminisme marxiste qui a commencé à avoir cours vers 1970. Pendant des années, l'intérêt et la recherche historiques se sont concentrés presque exclusivement sur l'« âge d'or » du Canada français d'avant la Conquête britannique, alors que le débat sur l'impact de cet événement n'a pas étendu le champ des

recherches plus loin que le début du XIX<sup>e</sup> siècle. En outre, les intellectuels canadiens-français, détachés de la politique durant la majeure partie du XX<sup>e</sup> siècle, ont regardé les chefs politiques de leur société comme autant de gens faibles, incompetents ou carrément corrompus ; et, en particulier, la politique provinciale a été vue comme sans importance et sordide. C'est une attitude qui a survécu même après qu'une discipline connexe, la science politique, eut créé de l'intérêt et apporté une certaine compétence dans le domaine, et que les historiens canadiens-anglais eurent étudié au moins certains aspects d'importantes carrières politiques<sup>8</sup>. Peu de grandes recherches sur la politique québécoise d'après la Confédération ont été publiées par des historiens universitaires canadiens-français. Si l'on écarte les recueils de données électorales, celles qui ont trait au XX<sup>e</sup> siècle ont porté surtout sur un thème important mais restreint : les frustrations des conservateurs du Québec dans le champ politique fédéral<sup>9</sup>.

Un facteur qui a servi au maintien de cette aversion pourrait bien être décrit comme le « syndrome de l'archétype duplessiste ». Il consiste à supposer que les caractéristiques de Maurice Duplessis et de son régime d'après-guerre ont été essentiellement les mêmes que celles de ses prédécesseurs libéraux. Ainsi, par exemple, la théorie du « Roi nègre » et les explications sur la longévité du gouvernement de l'Union nationale élaborées par ses critiques de l'époque sont appliquées de façon générale aux chefs et aux gouvernements précédents sans examen véritable ou sans considération pour des circonstances différentes<sup>10</sup>. Cette tendance non historique a touché tout naturellement les partisans de la Révolution tranquille du Québec, qui ont divisé l'histoire entre la « monotonie uniforme [...] de la Grande Noirceur et la libération longtemps retardée » qui a suivi l'élection du gouvernement Lesage en 1960. Dans ce passé pré-révolutionnaire si indifférencié, Taschereau n'est qu'un « Duplessis avec de plus belles manières ; corrompu, intéressé, allié aux forces réactionnaires en matière d'économie, de culture et d'esprit<sup>11</sup> ». La Révolution tranquille elle-même a été depuis ce temps attaquée d'un point de vue radical, mais tous semblent se contenter de cette mythologie historique<sup>12</sup>.

Enfin, un certain nombre d'obstacles s'opposent à l'écriture d'une biographie de Taschereau en particulier. Même d'après les critères normaux du Québec, sans parler d'une comparaison avec Duplessis, il n'a pas été un chef politique flamboyant ou charismatique. De fait, ses talents oratoires étaient franchement sous la moyenne ; ensuite, il se

méfiait des « démagogues », et l'image d'efficacité en affaires qu'il cultivait a bien peu fait pour enflammer l'imagination populaire. Il n'a pas non plus fait montre de cette sorte de comportement excentrique qui aurait pu capter l'intérêt d'un psycho-historien moderne — quoique d'aucuns pourraient bien attribuer sa préoccupation pour l'honneur familial et la responsabilité à son vécu plutôt qu'aux valeurs en vogue à l'époque.

Le problème des sources incomplètes a été plus sérieux : il n'existe pas de fonds unique auquel on puisse « raccrocher » la biographie de Taschereau, même en ce qui a trait à la période où il a été premier ministre. Le fonds Taschereau déposé aux Archives nationales du Québec renferme quelques excellents dossiers, mais compte d'énormes failles. À l'évidence, Taschereau ou un exécuteur a éliminé des documents, puisque plusieurs lettres apparaissant dans les fonds de ses correspondants manquent. Cependant, la majeure partie de la correspondance que souhaiterait un biographe n'a probablement jamais existé. Rarement séparé de sa famille et de ses amis et partenaires assez longtemps pour prendre la peine de rédiger des lettres personnelles révélatrices, Taschereau semble avoir eu, du temps où il a été premier ministre, une préférence pour les consultations de vive voix avec les ministres et pour la négociation directe aboutissant à des ententes officielles avec des intérêts privés. Quoiqu'il ne se fût jamais caché de cette façon de faire, cela a manifestement fait trébucher les historiens sur ce que David Hackett Fisher appelle :

le paralogisme sournois [...] l'idée erronée que des faits d'une importance particulière sont des choses noires et sales et que l'histoire elle-même est le récit de causes pour la plupart insidieuses et de résultats tout autant injustes. Cela commence en partant du principe que la réalité est quelque chose de sordide, de secret, et que l'histoire se joue à l'arrière-scène, peu après minuit, ou ailleurs, dans une tabagie [...]. C'est quelque chose de plus, et autre chose que la simple thèse du complot, quoique cette forme de réduction causale en soit une composante ordinaire. Le paralogisme sournois est une erreur plus profonde qui combine à la fois une hypothèse épistémologique naïve, suivant laquelle les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent être, avec un solide attachement à la doctrine du péché originel<sup>14</sup>.

Ainsi, par exemple, un historien aurait tout aussi tort de présumer que le pot-de-vin représentait la clé de l'approbation par Taschereau d'un projet d'exploitation de ressources que de faire fi des réalités du

financement des partis et les flagrants conflits d'intérêts qu'il autorisait. Ce seul sujet de la motivation est à la fois fortement émotif et d'une importance critique, et le futur biographe en est réduit (au mieux) à des conclusions extrêmement vagues.

En ce qui a trait à ses années comme premier ministre, il y a des compensations aux insuffisances du fonds Taschereau. Les dossiers ministériels du Québec n'étaient pas très bien conservés, mais l'État a beaucoup dépensé pour publier des documents parlementaires contenant une quantité considérable de renseignements sur l'administration interne. Il existe beaucoup de correspondance pertinente dans les fonds des contemporains politiques de Taschereau, en particulier les chefs politiques fédéraux et ontariens. À titre de premier ministre, il a naturellement occupé une place importante dans la presse dont même l'esprit de parti peut s'avérer utile ; les critiques ne l'ont pas ménagé, tandis qu'une presse libérale flagorneuse publiait intégralement ses discours et se faisait un devoir de rapporter tous les événements sociaux, familiaux et politiques qui le touchaient. En l'absence d'un enregistrement officiel des débats de l'Assemblée, les journaux du gouvernement et de l'opposition fournissaient à eux deux un compte rendu relativement complet<sup>15</sup>. En plus, nous avons eu la possibilité d'interviewer plusieurs personnes bien renseignées ayant vécu à cette époque, et quelques rares autres contemporains ont publié leurs mémoires<sup>16</sup>.

Il existe aussi une forme différente de compensation qui touche la période d'arrivée à maturité de Taschereau, ces années qui ont précédé son entrée à la Chambre. Les preuves fragmentaires que nous possédons font croire que plusieurs des tendances et des croyances qui ont donné un sens à sa carrière politique ou l'ont soutenue, de même que certaines de celles qui ont suscité la critique et ont en bout de course contribué à sa fin politique relativement triste et misérable, étaient bien en place dès 1900. D'accord, il s'agit d'une observation venue après coup et, comme elle se rattache à sa vie de jeune adulte autant qu'à son enfance, il serait présomptueux d'en tirer une sorte de « texte vital ». Mais il est certainement possible de souligner la remarquable constance qui existe entre certaines de ses premières expériences et son comportement ultérieur, et de rappeler les propres allusions de Taschereau, quoique superficielles et souvent intéressées, aux jours de son enfance.

L'absence de synthèse narrative de l'histoire du Québec à l'époque de Taschereau représente une faille sérieuse dans l'historiographie canadienne autant que québécoise. La question n'est pas seulement de contribuer à la compréhension entre francophones et anglophones en jetant un éclairage sur une phase critique de l'évolution du Québec, aussi importante qu'elle fût. Il s'agit encore ici de reconnaître que les recherches récentes sur les gouvernements, les partis et les chefs des autres provinces ont considérablement amélioré notre connaissance du système politique canadien dans son ensemble, et que cette tâche doit inclure le Québec. L'historien ne devrait toutefois pas se sentir découragé par ces problèmes de sources ou par la probabilité que des débats idéologiques sans fin dans un large segment de la collectivité universitaire québécoise soient préjudiciables à l'accueil d'un tel ouvrage. Qu'il se contente d'être honnête, d'éviter les assertions dogmatiques là où la preuve demande une déduction raisonnable et de savoir reconnaître les préjugés de chacun. Nous supposons dans cet ouvrage que la valeur principale de la biographie politique consiste à vérifier les interprétations monistes et déterministes. Plus particulièrement, nous abordons de façon « libérale » la question « nationale » : les problèmes de l'époque ou la réaction de Taschereau à ceux-ci ne sont pas attribués ici exclusivement au caractère unique et à la situation minoritaire de la société canadienne de langue française. Il ne s'agit guère d'une position originale<sup>17</sup>, mais il est nécessaire de le répéter si l'on tient compte de l'hésitation généralement éprouvée à l'idée de percevoir, dans un contexte plus vaste et comparatif, les progrès du Québec et la manière dont Taschereau s'est acquitté de sa mission.

J'ai surmonté la frustration causée par des sources fragmentaires et d'autres difficultés grâce, en particulier, à la patience et à l'encouragement de collègues de l'Université du Nouveau-Brunswick, aux critiques constructives de lecteurs qui, je n'ai pas de doute là-dessus, auraient abordé le sujet de manière différente, à l'attitude compréhensive des éditeurs de McGill-Queen's University Press, et, plus que tout, au soutien patient de ma femme et de mes filles. Outre cette gratitude, je dois toutefois exprimer un profond regret, celui de la disparition, avant la publication de cet ouvrage, de nombreuses personnes qui ont vécu à l'époque de Taschereau, ont démontré un véritable intérêt pour le livre et m'ont fourni des renseignements et des détails inestimables.

## CHAPITRE PREMIER

### « *Le glorieux nom de Taschereau* »

« Quel est à votre sens le plus beau nom de la race française en Canada ? » demandait Wilfrid Laurier en 1892.

Est-ce Papineau ? Est-ce Lafontaine ? Papineau et Lafontaine ont été comme des météores dans la nuit, mais il y a parmi vous une illustration perpétuelle qui pour moi a plus d'éclat. Le plus beau nom de la race française en Canada, c'est le nom de cette famille dans laquelle le talent, le caractère, l'honneur, la force, le travail sont héréditaires : qui, à toutes les générations, depuis cent ans, a fourni des patriotes et des travailleurs dont l'empreinte a été marquée sur les hommes et les choses de leur temps ; qui, au début de ce siècle, avait l'honneur de compter un martyr de la liberté dans les prisons du gouvernement Craig, qui a donné cinq juges à la magistrature, un archevêque à l'Église du Canada, et un cardinal à l'Église universelle. Levons nos verres au glorieux nom de Taschereau ! Levons-les avec respect, parce que le nom est symbole de toutes ces vertus viriles qui créent à elles seules les grands peuples et les grandes nations<sup>1</sup>.

Louis-Alexandre Taschereau avait 25 ans lorsqu'il entendit cet hommage, point culminant d'un banquet tenu en l'honneur de son oncle, le cardinal-archevêque de Québec, Elzéar-Alexandre

Taschereau. Il était déjà conscient de l'envergure de sa famille et il en était fier, non sans ressentir le poids des obligations que cela lui imposait. Son père, l'honorable Jean-Thomas Taschereau, lui avait enseigné l'histoire du Canada français sous la forme d'un bilan des exploits de ses ancêtres. Il avait pu se faire une image de ces événements en explorant les lieux historiques de Québec, où il était né le 5 mars 1867, et le domaine seigneurial d'origine de la famille où il a passé de nombreux étés. Le premier Taschereau à venir au Canada avait été Thomas-Jacques, qui possédait de la parenté dans la noblesse tourangelle de France et avait traversé l'Atlantique en 1720 à titre de simple secrétaire de l'intendant Dupuy. Dix ans plus tard, il était lui-même devenu un important fonctionnaire, un homme d'affaires prospère et était apparenté, par alliance, à une famille canadienne en vue. Avant sa mort en 1749, on l'avait reconnu comme membre à part entière de l'élite coloniale, le roi Louis XV l'ayant nommé au Conseil supérieur et lui ayant accordé Sainte-Marie, une grande seigneurie située au sud de Québec.

Après la Conquête, c'est Gabriel-Elzéar, le plus jeune fils survivant et le seul à être resté dans la colonie, qui a perpétué le nom et maintenu la propriété. Les Canadiens français, catholiques, n'ont au début pas eu le droit de détenir des postes officiels sous la domination britannique. Gabriel-Elzéar a pour sa part réussi en affaires et est parvenu à mettre en valeur la richesse potentielle de Sainte-Marie. Ainsi, par suite de sa loyauté active à la Couronne britannique durant la Révolution américaine, il est devenu le premier juge canadien-français à être nommé par les Britanniques. Puis, quand on a mis en place une assemblée élue en 1792, Taschereau a été choisi pour représenter le comté de Dorchester ; et, malgré sa défaite en 1796, il a détenu un certain nombre de postes gouvernementaux au cours des 13 dernières années de sa vie. Le plus illustre rejeton de Gabriel-Elzéar a été Jean-Thomas père. Celui-ci, élu à l'Assemblée à 22 ans, a participé à la fondation du premier journal canadien-français, *Le Canadien*, et à celle du premier parti politique, le Parti canadien. C'est ce Taschereau-là que le gouverneur James Craig a emprisonné, avant tout pour le militantisme qu'il a démontré en défendant le droit des francophones canadiens au maintien de leur langue et de leur culture. Ce qui ne l'a pas empêché de rester fidèle à la Grande-Bretagne et de combattre l'envahisseur américain à la bataille de Châteauguay pendant la guerre de 1812.

Plus tard, quand de jeunes avocats radicaux ont pris la direction du Parti canadien, Taschereau a été perçu comme trop loyal et a perdu son siège à l'Assemblée. Il est ensuite devenu un juge distingué, en plus de faire fructifier une nouvelle seigneurie sur des terres que son père lui avait achetées.

Les deux fils de Jean-Thomas Taschereau étaient l'oncle et le père de Louis-Alexandre. Entré dans les ordres, Elzéar-Alexandre a commencé à enseigner au Séminaire de Québec en 1842. En 1860, il est devenu supérieur général de l'établissement, ainsi que recteur de l'Université Laval. Il a ensuite, en 1871, été élevé au titre d'archevêque de Québec et a été nommé, en 1887, premier cardinal canadien. Jean-Thomas fils, lui, a décidé de faire carrière en droit et il a étudié à Paris et à Québec durant les tumultueuses années 1830. Il a été de nombreuses années un remarquable avocat plaidant tant en matière de droit civil que criminel, avant d'être fait juge, peu avant la Confédération. Avec la création de la Cour suprême du Canada en 1875, sa nomination était gagnée d'avance. Par malheur, une mauvaise santé l'a contraint de prendre sa retraite après seulement trois années ; il a pourtant vécu assez longtemps pour voir ses cinq fils choisir le droit, comme avocats ou comme notaires<sup>2</sup>.

Le jeune Alexandre a compris qu'il appartenait non seulement à une famille remarquable sur le plan historique, mais aussi à l'élite du Canada français de son époque. À neuf ans, il avait encore, outre son père et son oncle, trois autres proches parents menant une vie publique très en vue. Son grand-père maternel, René-Édouard Caron, qui avait été maire de Québec pendant les années 1840 et un personnage d'importance dans la campagne pour un gouvernement responsable menée par LaFontaine, était maintenant lieutenant-gouverneur du Québec. Il avait aussi un demi-frère qui représentait le comté de Montmagny, près de Québec au Parlement fédéral et un cousin juge à la Cour supérieure.

Alexandre ainsi que ses trois frères et trois sœurs étaient issus du second mariage de Jean-Thomas à Joséphine Caron. Les fils ont reçu l'éducation habituellement donnée à des garçons de l'élite canadienne-française. L'enseignement élémentaire leur a été prodigué par leur mère à la maison, puis ils sont entrés au Petit Séminaire de Québec, le meilleur collège classique. Alexandre s'y est rapidement distingué dès son admission en 1878, terminant parmi la première

moitié de sa classe malgré deux mois de maladie. Promu directement en troisième (et ne manquant pas un seul jour de classe), il s'est hissé au deuxième rang de sa classe de plus de trente élèves dès la fin de l'année. Pendant les quatre dernières années du cours, il n'a jamais été plus bas que le troisième rang et a mérité de nombreux prix pour divers sujets, en particulier le latin et l'anglais<sup>3</sup>. Si des souvenirs ultérieurs sont fiables, Alexandre n'aimait pas beaucoup la discipline rigide et humiliante de l'école. De fait, son père lui avait dit de refuser d'embrasser le plancher — une forme de pénitence fréquemment exigée par un enseignant pour des peccadilles. Il n'y avait officiellement plus aucune correction donnée à l'école, mais les gifles étaient fréquentes, et la suspension ou l'expulsion guettaient toujours l'élève coupable de mauvaise conduite grave. Comme il était externe, Alexandre a eu la bonne fortune de pouvoir échapper à l'ennuyeux train-train du matin et du soir, sans rien dire de l'inévitablement monotone et insipide régime alimentaire. En outre, bien qu'il eût participé à l'habituel assortiment de farces et de sociétés « secrètes » estudiantines, les autorités ne l'ont jamais considéré comme une forte tête ou comme un problème sur le plan disciplinaire<sup>4</sup>.

Le programme du Petit Séminaire renfermait tous les éléments d'une formation classique. Taschereau y a étudié les langues et littératures grecque, latine, anglaise et française, l'histoire ancienne, médiévale et moderne (jusqu'en 1815), la rhétorique, l'arithmétique, la géographie et, naturellement, le catholicisme. Tout en tenant compte des sensibilités politiques, l'établissement ajoutait un cours d'histoire du Canada fondé sur une interprétation large de F.-X. Garneau (*Histoire du Canada*) et sur la version cléricale de J.-B.-A. Ferland (*Cours d'histoire du Canada*), de même que sur la chronique de L.-P. Turcotte, *Le Canada sous l'Union*. Pas de cours de sciences ; mais une formation artistique et musicale était organisée par les membres du corps enseignant qui se portaient volontaires. Taschereau ne semble pas en avoir profité, leur préférant les concours oratoires et les débats. Il n'existait pas de compétitions athlétiques, bien que le Petit Séminaire eût acquis du matériel de gymnastique en 1879. Les activités extérieures les plus en vogue semblent avoir été le patinage, les billes et les combats de balles de neige<sup>5</sup>.

Les meilleurs élèves appréciaient généralement les enseignants compétents et aptes à susciter l'inspiration, tandis qu'ils apprenaient à

tolérer les excentriques et les médiocres avec une grâce raisonnable. Et alors que les prêtres encourageaient une atmosphère de forte compétition, c'est avec les autres premiers de classe que Taschereau a noué ses amitiés les plus solides et les plus proches. Deux d'entre eux, Joseph Gignac et François Pelletier, entreront plus tard dans les ordres et apporteront à Taschereau un soutien moral considérable quand il se heurtera au clergé ultramontain<sup>6</sup>. Alfred Morisset se fera médecin, mais partagera aussi les premières aventures politiques de Taschereau ; puis il siégera à l'Assemblée plusieurs années avant de devenir greffier du Conseil exécutif. Deux frères d'Alexandre ont étudié au Petit Séminaire sensiblement à la même époque et y ont bien réussi. De trois ans son aîné, Antoine n'était qu'un an seulement devant lui, tandis qu'Edmond, son cadet d'un an, le suivait de deux ans. Si l'on en juge par la suite, il apparaît toutefois qu'Alexandre s'est beaucoup plus attaché à son frère aîné Édouard, qui le précédait de quatre ans et est entré à l'Université Laval peu après l'arrivée d'Alexandre au Petit Séminaire.

Le cours classique de cet établissement menait presque invariablement au cours en arts de l'Université Laval. Alexandre Taschereau n'a pas fait exception à la règle et a donc reçu son baccalauréat ès arts en 1886, sans toutefois s'y être illustré particulièrement. Il avait réservé son talent pour son cours en droit, qui le vit rafler tous les prix et médailles sauf celle de droit criminel, lors de sa promotion en 1889<sup>7</sup>. Alexandre pourrait bien avoir été en mesure de se propulser en tête de sa classe à ce moment-là, simplement grâce à son intelligence et à sa grande motivation. Mais il a sans aucun doute tiré quelque avantage de l'encouragement et de l'exemple d'Édouard ainsi que de son contact avec nombre d'amis de ce dernier, qui venaient aussi de terminer leur droit. Édouard avait été un étudiant remarquable et on le considérait déjà comme l'héritier présomptif de la grande tradition juridique familiale. À ce titre, il était donc le mentor idéal, qui a rendu possible l'entrée en stage d'Alexandre dans son cabinet, celui d'une firme prestigieuse dirigée par François Langelier.

Édouard a aussi influencé les activités politiques et les fréquentations de son frère préféré. En 1888, avec d'autres, il accueille Alexandre au sein de l'Union libérale, un cercle politique qu'ils ont fondé. Alexandre écrit dans l'hebdomadaire qui porte le même nom que le cercle, devient un administrateur de l'organisme et finit par se

porter candidat pour lui dans une aventure électorale provinciale perdue d'avance. Encore étudiant, Alexandre commence à fréquenter Adine Dionne, la jeune sœur d'Amélie, la femme d'Édouard. Le rapport entre les deux familles remontait en réalité à plus longtemps : le père des deux jeunes femmes, le conseiller législatif et ancien ministre de cabinet provincial Élisée Dionne, était le frère de la première épouse de Jean-Thomas Taschereau, et les deux hommes avaient brièvement exercé le droit ensemble. Il est donc quasiment certain qu'Alexandre et Adine se connaissaient depuis l'enfance, puisqu'elle-même avait fréquenté un couvent à Québec. Pourtant, après sa période de travail en cabinet (1882-1884), Dionne avait ramené les siens vivre dans le domaine seigneurial que possédait sa famille à Sainte-Anne-de-la-Pocatière<sup>8</sup>. On peut donc supposer, à raison, que les amours d'Alexandre ont été favorisées, du moins au début, par les activités sociales occasionnées par l'union d'Édouard. Adine était une jeune femme attrayante et à l'esprit vif, ce qui explique sans doute l'intérêt d'Alexandre pour elle. En plus, ses antécédents familiaux l'avaient préparée à répondre aux exigences sociales de l'élite — savoir recevoir, participer aux œuvres de charité et au parrainage des arts — et à comprendre et accepter cette maladie infectieuse, appelée politique, à laquelle succomberait peu à peu son mari. De nombreuses années plus tard, dans une sorte d'hommage à son origine conservatrice ainsi qu'à l'habileté qu'elle démontrait à faire dégonfler certaines prétentions excessives, Alexandre Taschereau attribuera à Adine le titre de « chef de l'Opposition ». L'orientation profondément religieuse de sa famille, qui a mené deux de ses frères à la prêtrise, a constitué une source supplémentaire de réconfort quand d'autres prêtres ont voulu, au nom du catholicisme, dénoncer Alexandre et des collègues du monde politique<sup>9</sup>.

Leur union, dont on pouvait déjà prédire l'issue heureuse, a été consacrée par le cardinal Taschereau le 26 mai 1891 ; il n'en reste pas moins qu'elle a débuté au milieu d'une succession de tragédies dont les conséquences sur la personnalité et la carrière ultérieure de Taschereau, si elles ne peuvent être mesurées, doivent pourtant avoir été profondes. En moins de deux mois, l'optimisme trompeur avec lequel la famille et les amis avaient assisté au douloureux combat d'Édouard contre le cancer était balayé par sa mort dans un hôpital new-yorkais. Amélie portait alors son deuxième enfant. En octobre, une des deux

demi-sœurs d'Alexandre mourait et, six mois plus tard, l'autre perdait son mari. En août 1892, Élisée Dionne disparaissait de façon subite à 64 ans seulement puis, exactement un an plus tard, Alexandre et Adine perdaient leur premier enfant, encore en très bas âge. Jean-Thomas Taschereau décédait trois mois plus tard. À la même époque, Elzéar-Alexandre Taschereau, qui approchait les 75 ans, s'est mis à démontrer des signes de faiblesse physique ainsi que mentale. En plus d'être en elles-mêmes perturbantes sur le plan émotif, ces circonstances ont fait d'Alexandre, qui se trouvait alors au milieu de la vingtaine et tentait de lancer sa propre carrière, le véritable chef de la famille Taschereau. Officiellement, il était l'exécuteur des biens de son père. Moralement, il se sentait responsable du bonheur et du bien-être matériel de veuves jeunes ou d'âge moyen ainsi que d'enfants orphelins. Enfin, la mort d'Édouard lui assignait la plus difficile de ses tâches, celle de poursuivre cette longue tradition d'accomplissement à laquelle Laurier avait si éloquemment fait allusion. Lors d'entrevues ultérieures, Taschereau n'a jamais mentionné le nom d'Édouard dans le contexte de la propre ambition qu'il entretenait de devenir juge de la Cour suprême. Mais il a reconnu qu'il y avait une tradition dans la famille, et il est évident que cette réalisation avait été grandement attendue par Édouard. D'ailleurs, au moins un journaliste a assez intensément pressenti ce rapprochement<sup>10</sup>.

Si les attachements politiques et philosophiques qui se sont formés durant la jeunesse de Taschereau ont au fond été modérés, ils ont aussi été ressentis profondément et de manière durable. Jean-Thomas appartenait en politique au clan libéral, mais d'autres Taschereau et des parents — Caron et Élisée Dionne, par exemple — étaient d'allégeance conservatrice. De fait, Taschereau se rappellera longtemps avoir assisté au cortège funèbre de George-Étienne Cartier<sup>11</sup>, dont personne autour de lui ne remettait en question qu'il avait l'envergure d'un héros. Qu'ils fussent « rouges » ou « bleus », les Taschereau étaient fondamentalement des *whigs*, croyant au système constitutionnel britannique, en une élite dirigeante cultivée, au progrès grâce à une évolution graduelle et à la religion non seulement en tant qu'affaire de conscience personnelle, mais aussi en tant que facteur d'influence stabilisatrice bénéfique pour la société. C'est la dimension religieuse, qui a pris de l'importance au cours des années de formation de Taschereau, qui a presque certainement déterminé son ultime

dévotion au Parti libéral et qui s'est profondément répercutée tout au long de sa carrière politique.

Jean-Thomas et (évidemment) Elzéar-Alexandre Taschereau n'appartenaient pas à l'aile radicale et anticléricale du Parti libéral, aux rouges d'origine. Toutefois, ils n'ont pas pu éviter de se trouver engagés dans la guerre que les catholiques ultramontains ont menée à partir du début des années 1850 contre des ennemis réels et imaginaires de leur foi, à la fois dans l'arène politique et au sein même de l'Église. Replacé dans son contexte mondial, l'ultramontanisme du XIX<sup>e</sup> siècle représentait une réaction archiconservatrice et autoritaire aux influences libérales et aux événements révolutionnaires. L'ultramontanisme canadien-français a tiré une force exceptionnelle d'une de ses caractéristiques particulières, soit sa compatibilité avec le nationalisme. Tandis que la plupart des nationalistes européens étaient des révolutionnaires et voyaient l'Église comme un élément appartenant intégralement à l'ordre ancien, le nationalisme canadien-français est peu à peu devenu une idéologie de conservation dans la foulée des rébellions infructueuses de 1837-1838. La survie de la nation, « la survivance », exigeait une défense vigilante de la foi traditionnelle et des institutions religieuses.

L'influence ultramontaine a atteint son sommet au Canada français en 1858, quand l'évêque de Montréal, M<sup>gr</sup> Bourget, a persuadé le pape de condamner le centre spirituel du libéralisme canadien-français, l'Institut canadien de Montréal. Dans les années 1870, les ultramontains se trouvaient dans une position beaucoup plus défensive, se battant pour préserver l'idée que l'autorité religieuse eût préséance sur le pouvoir séculier. L'archevêque Taschereau s'opposait à ces laïcs et ces membres du clergé qui tentaient, en se servant d'un manifeste appelé *Programme catholique* et d'autres tactiques dirigées contre les libéraux, de mettre cette doctrine en pratique sur le plan politique. Jean-Thomas a rédigé le jugement de la Cour suprême qui a fait entrer la notion de pression cléricale dans la définition des abus d'influence (N.D.T. : « influences indues », comme on disait à l'époque) sur les électeurs. Tant avant qu'après que le pape eût instruit tout le clergé qu'il devait observer les lois du Canada, la frustration des ultramontains a causé aux Taschereau de cruelles dénonciations — au point de mettre leur foi religieuse en doute<sup>12</sup>.



COMPOSÉ EN BASKERVILLE CORPS 10,5  
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE  
CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 1997  
SUR LES PRESSES DE AGMV-MARQUIS  
À CAP-SAINT-IGNACE  
POUR LE COMPTE DE GASTON DESCHÊNES  
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION